

AUTORITÉ OU ABSENCE D'AUTORITÉ DES PASTEURS

RÊVE DE PUISSANCE ET RECHERCHE D'IDENTITÉ. POINT DE VUE PSYCHOLOGIQUE

par
**Jean-François
NOBLE**
*pasteur et
psychologue,
au.mônier-formateur
au CHUV, Lausanne*

Introduction

Au plan collectif, le pouvoir s'impose par toutes sortes de procédés institutionnels et il peut aller jusqu'à prendre la forme d'une violence légalisée. Au plan individuel, le pouvoir plonge ses racines dans l'inconscient et le niveau pulsionnel. Reliquat du narcissisme primaire et des expériences douloureuses d'impuissance à obtenir la réponse à des besoins de base, le pouvoir peut être vécu et agi plus ou moins consciemment selon des modes très différents, allant de la violence et de la tyrannie, en passant par la séduction ou l'offre d'aide à autrui, jusqu'à une attitude de négociation et de partenariat (partage du pouvoir).

L'autorité, elle, est donnée, accordée par un processus d'adhésion. De par son étymologie (*augieri, augior, auctus sum*, faire croître), l'autorité est liée à un service d'autrui, à une capacité de le faire croître. Elle est corrélative à la notion de liberté. Celui ou celle qui a pu grandir au contact de quelqu'un lui reconnaît spontanément une autorité.

Partant de cette définition, l'autorité est intimement liée aux mécanismes de l'identité, laquelle se construit par identifications multiples. Cet article propose une définition de l'identité et de l'identification en lien avec la question du narcissisme, applicable de manière très concrète au ministère pastoral. Mes sources relèvent essentiellement de la psychologie : Sigmund Freud¹, Erik Erickson², Jean-Claude Stolf³.

¹ Voir l'exkursus technique à la fin de cet article.

² Erik Erickson, *Adolescence et crise*, Paris, Flammarion, 1982.

³ Jean-Claude Stolf, *Les pathologies de l'identification*, Dunod, 1997.

Processus d'identification : types différents

Chez Freud, la notion d'identité est très peu développée. Par contre, la notion d'identification est constamment présente tout au long de son élaboration théorique, de 1896 à 1933. Alors que d'autres concepts ont reçu des définitions précises, l'identification a pris des sens différents. L'articulation et la synthèse de ces sens différents n'ont pas été effectuées du vivant de Freud.

Freud lui-même, dans sa 31^e conférence d'introduction à la psychanalyse (1933), avoue ce manque de spécificité et l'insatisfaction qu'il éprouve devant cette notion (Folio, 1993, p. 89). Vous trouverez la recension de ces textes dans l'exkursus en fin d'article.

Il me paraît possible, à partir des textes de Freud, de distinguer entre

1. une **identification primaire** – Freud a dit *directe* – au parent préhistorique par incorporation orale, entremêlée d'investissements libidinaux, qui vont déboucher sur un narcissisme primaire tel que déjà décrit. L'idéal du moi, porté par le surmoi, est le substitut de ce narcissisme primaire tout puissant.

2. une **identification secondaire**, prenant place dans la phase phallique et introduisant au conflit œdipien. Au cours de l'œdipe complet, cette identification de type secondaire peut encore se spécifier en deux sous-catégories :

2a. **L'identification de type hystérique** – la première que Freud a mise en évidence (1896 et 1900) – serait fonction du désir de l'autre sur la personne. Caïn parlant de la belle bouchère en donne en quelque sorte la définition (Tchou, 1978, Collectif, Identification : l'autre c'est moi, p. 14) : « Elle se met à la place de son mari, parce qu'elle voudrait prendre, dans l'estime de son mari, la place de son amie ». Ce qu'André Green appelle « l'autre de l'autre », par définition insaisissable. Cette identification se fait au désir de l'autre sur soi ; c'est une façon de lui accorder une très grande emprise et inscrit la relation à cet autre dans une dépendance.

Cette identification est corrélative à un investissement sexuel (avoir l'autre). Je pourrais dire que cette identification sous-tend et permet l'investissement.

2b. **L'identification de type narcissique** serait plus une imitation (être comme l'autre) sur un ou plusieurs aspects de la personne de l'autre, celle-ci pouvant être investie comme objet ou non. Elle peut faire suite ou non à un investissement libidinal.

On rencontre un exemple de cas où il n'y a pas d'investissement dans l'identification au parent du même sexe, qui va permettre l'investissement du parent de l'autre sexe et ouvrir le conflit œdipien.

Au cas où l'investissement a eu lieu et s'est heurté à l'interdit de l'inceste (Dora et l'imitation de la toux de son père), l'identification

de type narcissique permet un retrait de la libido d'objet vers le moi et, par assimilation, érige un aspect du moi de l'autre dans le moi propre (narcissisme secondaire). Cette identification assure une déssexualisation de l'investissement objectal : « ne plus avoir l'autre » cède la place à « être comme l'autre » et permet la sortie du conflit œdipien (instauration de la période de latence).

Si, dans une situation analogue, ce même phénomène se produit non par assimilation/imitation mais par régression (incorporation orale), l'investissement objectal régresse à l'identification qu'il faudrait bien qualifier de primaire. L'identification dans ce cas est une façon de garder l'objet en soi par identification et équivaut à ne pas faire le deuil (« Deuil et Mélancolie », 1915).

Ces différentes formes d'identifications contribuent à l'établissement d'un sentiment d'identité. D'un type d'identification à l'autre, il s'établit en fonction des circonstances et du contexte un jeu de relais, de compensation, de régression. En conclusion de cette partie quelque peu technique, je voudrais souligner une fois encore la richesse et la complexité psycho-dynamique à laquelle peut renvoyer une absence d'autorité vécue par un pasteur.

Manque d'autorité ?

Si, d'un point de vue psychologique, il paraît évident que l'absence d'autorité renvoie à un problème d'identité et de narcissisme, les divers types d'identification permettent de faire des hypothèses différenciées :

1. Le sentiment d'absence d'autorité peut renvoyer à un **écart vécu par le ministre entre son expérience concrète et son modèle**, sa théologie du ministère, les pères spirituels auxquels il a accordé autorité et auxquels il s'identifie (identification secondaire de type narcissique). « Je ne parviens pas à être et/ou à faire passer le pasteur que je veux être. » « Je ne parviens pas à être un(e) pasteur(e) comme un tel... » Peut s'ajouter ici un manque de compétence et de formation (savoir-faire).

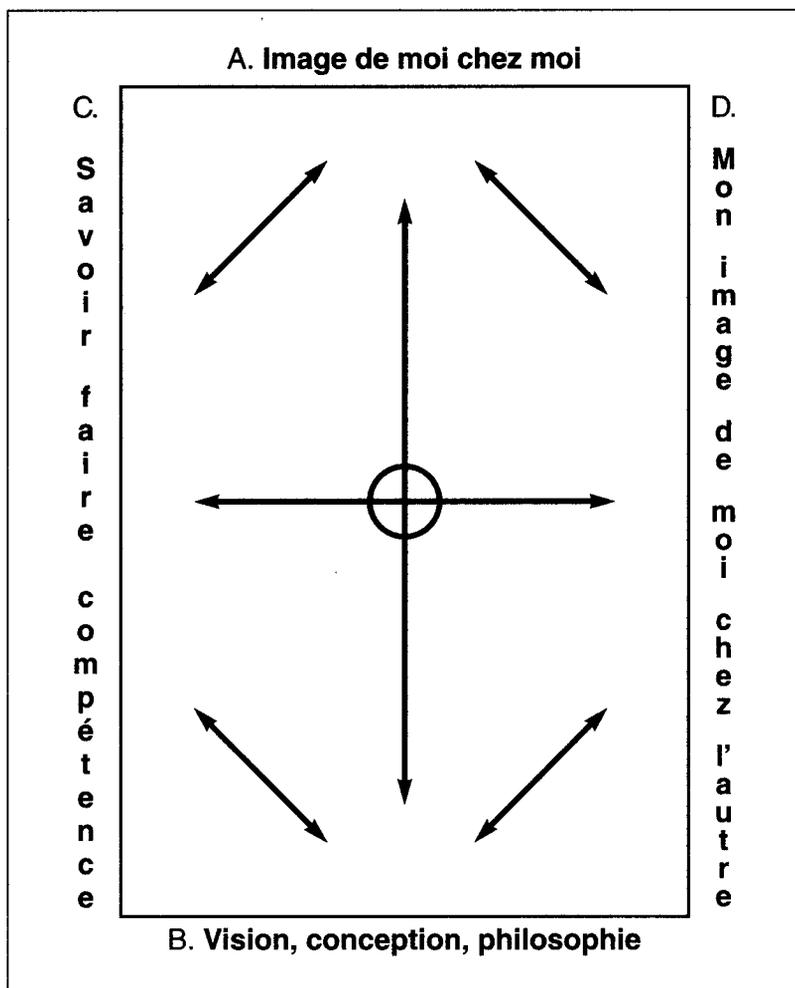
2. Le sentiment d'absence d'autorité peut renvoyer à un **déficit du besoin de plaire et de séduire** : par les réactions et les commentaires des autres, je ne me sens pas aimé, apprécié, admiré, valorisé, remercié... bref pas désirable dans le regard de l'autre. L'image que l'autre ou les autres me renvoient ne me permet pas de m'aimer ou de me percevoir comme aimable/désirable. (Identification secondaire de type hystérique).

3. Le sentiment d'absence d'autorité peut renvoyer à une **peur de perdre le contrôle** et la maîtrise de la situation. Cela sera vécu comme angoissant ; ne pas avoir d'autorité sera qualifié de dangereux. Rigidité, argumentation théorico-théologique (doctrine), attitude de

prise de pouvoir ou abus de pouvoir feront partie du décor et indiqueront une défaillance du narcissisme primaire (identification primaire). L'absence d'autorité sera vécue comme une insécurité qui peut confiner à l'intolérable.

Proposition d'un outil pratique de diagnostic : le carré de l'identité

Cet outil peut s'appliquer à la question de l'autorité ou à toute autre question identitaire en rapport avec le ministère. Il découle directement des réflexions qui précèdent. L'intuition première de ce carré de l'identité vient de François Hermann Andriessen (Pays-Bas).



Le carré de l'identité

A. *Mon image de moi chez moi*

Sur le côté A, appelé **image de moi chez moi**, je propose la **perception de soi intime**, c'est-à-dire connue que de soi. C'est une image vécue dans le face à face avec soi-même ou image expérientielle faite de sensations, de sentiments, de pensées, qui s'enracine dans le narcissisme primaire. C'est ce que le sujet considère comme faisant partie de son Moi. Entre ici ce qu'il expérimente comme étant typique de lui, son caractère, son bien-être ou mal-être.

B. *Vision, conception*

En B, je propose le **pôle mental ou pensé** de l'identité, c'est-à-dire les représentations mentales, les modèles plus ou moins conscients que l'individu se donne ou qu'il porte en lui malgré lui, ses projets et ses aspirations, ses valeurs. Cette dimension comporte l'idéal du moi qui est l'héritier du narcissisme primaire. Elle est, par ailleurs, la source de l'identification secondaire de type narcissique.

C. *Compétence, savoir faire*

En C, je propose la **dimension observable de l'identité** : les comportements, les gestes, les expressions non-verbales et verbales, les mouvements, les maniements d'objets concrets et d'objets abstraits (maniement du langage conceptuel). Du simple geste quotidien à l'exercice de compétences à haute valeur ajoutée, il s'agit ici du domaine du faire, c'est-à-dire du pouvoir sur l'entourage en terme d'efficacité, d'une certaine manière de faire qui peut être soumise à évaluation par les autres (savoir-faire) en lien avec le côté vis-à-vis (lettre D). Ce savoir-faire produit en termes d'identité une plus ou moins grande **estime de soi** en fonction du niveau de compétence.

D. *Mon image de moi chez les autres*

En D, je propose la **dimension relationnelle de l'identité** : à qui suis-je relié et qui suis-je pour l'autre ? Ou encore : quelle est mon identité dans le regard de l'autre (identification secondaire de type hystérique) ?

Chacun expérimente plusieurs identités en fonction de ses relations. Il est possible de les classer et de définir ainsi plusieurs **enveloppes identitaires** en fonction de qui est l'autre. Cet autre peut être un individu, plusieurs individus sans lien entre eux, un groupe, une famille, une institution, une culture... C'est là de manière globale, que s'exerce sur l'identité de l'individu **l'influence sociale**.

Mon image de moi chez l'autre est à la fois celle que je pense ou que j'imagine que l'autre a de moi et celle que je sais qu'il a de moi, parce que nous en avons parlé (image vérifiée).

Les dimensions **A** et **B** constituent verticalement un axe où existe une certaine tension (polarité). Le pôle mental B vient équilibrer voire compenser le pôle de l'expérience A.

Les pôles **C** et **D** constituent horizontalement un deuxième axe de tension. C'est à proprement parler là que se vit l'autorité au sens où je l'ai définie (acte de reconnaissance de l'autre dans la liberté et en fonction de sa compétence).

L'identité et, par suite, le sentiment d'autorité du ministre dépend donc de l'équilibre que celui-ci parvient à vivre entre ces quatre côtés, en les distinguant sans les confondre ni les amalgamer, en développant un des côtés sans perdre de vue les trois autres. Identité et sentiment d'autorité sont un équilibre vivant au sens biologique, qui est constitué d'un échange constant avec le milieu interne et externe. A ce titre, l'identité est quelque chose qui est constamment à nourrir, à retravailler, à questionner en relation avec soi-même, avec les autres, avec le Tout-Autre.

Au centre du schéma, vous trouvez un cercle qui désigne le Tout-Autre comme la source de toute identité inaliénable. Par analogie à la disposition architecturale de certains cloîtres, où vous trouvez au centre de promenoir soit une source, soit un bassin, soit un puits pour dire la présence de Dieu, vous trouvez au centre du carré de l'identité, sorte de déambulateur de l'identité, cette même source-présence.

Excursus : recension de huit textes de Freud sur l'identification

1. « Lettre à Fliess » (1896) concernant l'agoraphobie : l'identification est conçue comme le désir refoulé de faire comme, d'être comme (cité par Roudinesco et Plon, *Dictionnaire de psychanalyse*, 1997).

2. *L'interprétation des rêves* (1900, PUF, p. 133) : rêve de la belle bouchère. Freud y envisage l'identification comme une appropriation à cause d'une étiologie identique (p. 137) ; elle exprime un « tout comme si... et a trait à une communauté qui persiste dans l'inconscient », communauté d'ordre sexuel. Pour la belle bouchère et l'amie, la communauté était dans le fait d'être désirée par le mari.

3. Dans *Totem et Tabou* (1912), l'identification du sujet devient l'identification de celui-ci au chef. En 1933, il précisera que cette identification inscrit dans le surmoi des divers sujets de la masse (*Menge*) une même personne comme idéal (p. 94 de la 31^e conférence).

4. Dans « Deuil et Mélancolie » (1915 ; in *Métapsychologie*, Folio, 1968, p. 155), *l'identification*, au service de la libido qui s'est retirée de l'objet suite à une perte ou à une déception, sert à ériger l'objet perdu dans le moi, ce qui est une façon de le garder, mais au prix

d'une perte du moi. Le conflit entre le moi et la personne aimée se transforme en une scission entre la critique du moi et le moi modifié par identification. « L'investissement d'objet est relayé par une identification ».

5. Dans « Psychologie des foules et analyse du moi » (1921, in *Essais de psychanalyse*, PBP, 1981, p. 167), Freud consacre tout un chapitre dans lequel il donne trois définitions de l'identification :

- *Expression première d'un lien affectif à une autre personne.*
L'identification au parent du même sexe joue un rôle dans la préhistoire du complexe d'œdipe (identification exemplaire).
- L'identification, dans le cas de Dora (même toux que le père) se fait par régression : le choix d'objet a régressé jusqu'à l'identification, *sorte d'appropriation d'une des qualités de l'objet* (identification partielle).
- *Identification par volonté de se mettre dans une situation identique* : c'est l'exemple de la lettre dans l'internat de jeunes filles (contagion psychique).

6. Dans « Le moi et le ça » (in *Essais de psychanalyse*, PBP, 1981, p. 241), Freud reprend des choses dites précédemment en cherchant à les organiser selon l'axe « investissement d'objet/identification : quelle différence ? »

Il commence par dire que dans la phase orale cette distinction n'est pas faite. C'est dans l'œdipe que leurs différences apparaissent : le parent du même sexe étant en principe un lieu d'identification et le parent de l'autre sexe un objet d'investissement.

Dans ce même texte, Freud introduit la notion d'*identification directe*, qui n'est pas le résultat ou l'issue d'un investissement d'objet mais qui lui serait antérieure : « Derrière l'idéal du moi, se cache la plus importante des identifications : celle au père de la préhistoire personnelle. » (p. 243).

7. Dans un article « La disparition du complexe d'œdipe » (1925), Freud établit clairement la distinction entre investissement d'objet et identification. Celle-ci permet après l'investissement d'objet œdipien et l'acceptation de l'interdit de l'inceste, la sortie du complexe : l'autorité paternelle ou parentale est introjectée dans le moi et constitue le surmoi. Les tendances libidinales sont inhibées quant à leur but, déssexualisées et sublimées, ce qui advient, ajoute Freud, *lors de toute identification*.

8. Dans la 31^e conférence (1933), Freud considère la mise en place du surmoi comme un exemple d'identification réussie (Folio, 1993, p. 89). Cette transformation de la relation aux parents en surmoi se fait par identification, « c'est-à-dire par l'assimilation d'un moi à un autre, étranger, en conséquence de quoi ce premier moi se comporte à certains égards de la même façon que l'autre, l'imité et dans une certaine mesure le prend en soi. »

Dans cette même conférence il reprend la différence entre identification et choix d'objet (p. 89) qu'il avait émise en 1921 (*Essais de psychanalyse*, p. 168) :

« L'identification, c'est être comme le père. Le choix d'objet, c'est avoir le père, le posséder. Dans le premier cas, le moi est modifié d'après le modèle du père. Dans le second, ce n'est pas nécessaire. »

Identification et choix d'objet sont dans une large mesure indépendants l'un de l'autre. On peut par contre s'identifier secondairement à une personne investie objectalement. Le cas est fréquent chez les femmes selon lui. Cette dernière remarque constitue une application plus générale de la découverte de 1915 (« Deuil et mélancolie »).

Trois autres notions freudiennes sont centrales pour notre sujet : la notion de surmoi, d'idéal du moi et de narcissisme. A ce sujet, disons brièvement ceci :

Dans la théorie psychanalytique (cf. « Pour introduire le narcissisme » in *La vie sexuelle*, PUF, 1969), narcissisme et relations d'objet vont de pair, car ils ont comme dénominateur commun le fait de constituer un investissement libidinal, la libido pouvant être tantôt tournée vers l'objet, tantôt détournée de l'objet vers le moi et ainsi construire le narcissisme : le sujet s'investit lui-même comme objet d'amour. Ces deux investissements fonctionnent comme deux vases communicants, ce qui est investi d'un côté est comme enlevé de l'autre côté :

« Nous voyons en gros une opposition entre la libido du moi et la libido d'objet ; plus l'une absorbe, plus l'autre s'appauvrit. » (*op. cit.*, p. 83).

Ce report de la libido sur le moi du sujet n'est possible que dans une seconde étape, la première étant l'investissement de la libido dans la personne qui prend soin de l'enfant – généralement la mère. Cette situation de départ, qui correspond au narcissisme primaire, donne lieu à un choix d'objet par étayage.

Cliniquement et historiquement, la notion de narcissisme a été formulée à partir de cas d'homosexualité qui ne choisissent pas leur objet sexuel sur le modèle de la mère, mais bien sûr celui de leur propre personne. Freud déclare : « De toute évidence, ils se cherchent eux-mêmes comme objet d'amour, en présentant le type de choix d'objet qu'on peut nommer narcissique. C'est dans cette observation qu'il faut trouver le plus puissant motif qui nous contraint à l'hypothèse du narcissisme. » (*op. cit.*, p. 93).

Ces deux types de choix d'objet (par étayage et narcissique) ne correspondent pas à deux catégories de personnes, mais chaque être humain peut emprunter l'un comme l'autre. Ainsi Freud est amené à décrire différentes voies menant au choix d'objet (*op. cit.*, p. 95) :

« On aime sur le type narcissique
– ce que l'on est soi-même

- ce que l'on a été soi-même
 - ce que l'on voudrait être soi-même
 - la personne qui a été une partie du propre soi
- On aime sur le type par étayage
- la femme qui nourrit
 - l'homme qui protège. »

Dans ce même texte de 1914, Freud introduit la notion d'idéal comme condition du refoulement (in *La vie sexuelle*, PUF, p. 98). Dans ce contexte du narcissisme, il précise : « C'est à ce moi-idéal (*Idealich*) que s'adresse maintenant l'amour de soi dont jouissait, dans l'enfance, le moi réel (*das wirkliche Ich*). Il apparaît que le narcissisme est déplacé sur ce nouveau moi-idéal (*dieses neue ideale-Ich*) qui se trouve comme le moi infantile en possession de toutes les perfections. Quand l'homme a expérimenté la satisfaction dans le domaine de la libido, il ne peut y renoncer : il ne veut se passer de la perfection narcissique de son enfance. Il n'a pas pu la maintenir, il cherche à la regagner sous la forme nouvelle de l'idéal du moi (*Ichideal*). » Freud conclut que **ce que l'homme projette devant lui comme son idéal est le substitut du narcissisme primaire perdu de son enfance** : « En ce temps-là, il était lui-même son propre idéal ».

En 1923, idéal du moi et surmoi sont deux expressions interchangeables : ils sont envisagés comme une différenciation à l'intérieur du moi dans une relation de conscience moins étroite avec le moi.

En 1933, le surmoi est une notion plus large et plus riche que l'idéal du moi : le surmoi est devenu le porteur de l'idéal du moi (p. 91). ■